

A detailed marble relief sculpture depicting a woman in classical attire riding a horse. The woman is shown in profile, wearing a headscarf and a long, draped tunic. The horse is captured in a dynamic, forward-moving pose. The background features other figures, including a muscular man in the lower right corner, suggesting a larger narrative scene.

MAURICE **SARTRE**

TEXT O

**Empires et cités
dans la Méditerranée
antique ***

EMPIRES ET CITÉS
DANS LA MÉDITERRANÉE
ANTIQUE

*

DU MÊME AUTEUR

- Cléopâtre. Un rêve de puissance*, Paris, Tallandier, 2018.
- Culture, savoirs et sociétés dans l'Antiquité*, Paris, Tallandier, coll. « Texto », 2017.
- Palmyre. Vérités et légendes*, en collaboration avec Annie Sartre-Fauriat, Paris, Perrin, 2016.
- L'Historien et ses territoires. Choix d'articles*, Bordeaux, Ausonius, 2014.
- Zénobie. De Palmyre à Rome*, en collaboration avec Annie Sartre-Fauriat, Paris, Perrin, 2014.
- La Ville antique*, en collaboration avec Xavier Lafon et Jean-Yves Marc, Paris, Le Seuil, éd. poche, coll. « Points Histoire », 2011.
- Dictionnaire du Monde grec antique*, sous la direction de Annie Sartre-Fauriat, Patrice Brun et Maurice Sartre, Paris, Larousse, coll. « In extenso », 2009.
- Histoires grecques*, Paris, Le Seuil, 2006 ; éd. poche, coll. « Points Histoire », 2009.
- Palmyre : la cité des caravanes*, en collaboration avec Annie Sartre-Fauriat, Paris, Gallimard, 2008.
- L'Anatolie hellénistique de l'Égée au Caucase (334-31 av. J.-C.)*, Paris, Armand Colin, 2003 ; 2^e éd., 2004.
- La Syrie antique*, Paris, Gallimard, 2002.
- D'Alexandre à Zénobie. Histoire du Levant antique, IV^e siècle avant J.-C.-III^e siècle après J.-C.*, Paris, Fayard, 2001 ; 2^e éd., 2003.
- Le Haut-Empire romain : les provinces de Méditerranée orientale d'Auguste aux Sévères*, Paris, Le Seuil, éd. poche, coll. « Points Histoire », 1997.
- L'Orient romain. Provinces et sociétés provinciales en Méditerranée orientale d'Auguste aux Sévères, 31 avant J.-C.-235 après J.-C.*, Paris, Le Seuil, 1991.
- La Méditerranée antique, III^e siècle avant J.-C.-III^e siècle après J.-C.*, en collaboration avec Alain Tranoy, Paris, Armand Colin, 1990 ; 2^e éd., 1997.

MAURICE SARTRE

EMPIRES ET CITÉS
DANS LA MÉDITERRANÉE
ANTIQUE

*

TEXTO

Texto est une collection des éditions Tallandier

Cet ouvrage est publié sous la direction de Denis Maraval

Cartographie : © Éditions Tallandier/Légendes
cartographie, 2017

© Éditions Tallandier/L'Histoire, 2017
et 2019 pour la présente édition
48, rue du Faubourg-Montmartre – 75009 Paris
www.tallandier.com

ISBN : 979-10-210-4332-9

Sommaire

Avant-propos.....	9
1. – Le Proche-Orient : au carrefour des empires.....	13
2. – Mari, perle de l’Euphrate.....	27
3. – Où sont passés les Âges obscurs de la Grèce ?.....	33
4. – Athènes : questions actuelles sur une cité grecque	37
5. – Démocratie, je te hais !.....	61
6. – Démagogue et fier de l’être.....	67
7. – Pas de tabou pour Aristophane.....	71
8. – Au théâtre, à Athènes.....	75
9. – Comment les Grecs ont inventé l’amnistie	79
10. – Et Platon inventa l’Atlantide	87
11. – Cités grecques : le pouvoir aux riches !	93
12. – Alexandre et ses successeurs.....	107
13. – Les Maccabées et la mémoire d’Israël	117
14. – Apocalypse et révoltes juives	139
15. – Le grand massacre des marchands romains....	149
16. – Alésia : la dernière bataille.....	155

17. – Portrait d'une inconnue : Cléopâtre	165
18. – Hérode, portrait d'un roi maudit.....	185
19. – Actium ou la paix romaine	189
20. – À la reconquête de l'Orient.....	205
21. – Rome : l'empire modèle	215
22. – « Des rites abominables et des mœurs effrénées ».....	225
23. – La ville ingouvernable de l'Empire romain....	237
24. – Quand les sicaires semaient la terreur	251
25. – Bar Kokhba contre Rome : le dernier combat des Juifs de Judée	255
26. – Entre Nil et mer Rouge. Les gardiens du désert	271
27. – Une frontière de l'Empire romain	277
28. – Tous citoyens romains !.....	287
29. – L'Orient au v ^e siècle.....	301
30. – L'Empire romain n'est pas mort.....	307
Lexique	317
Cartes.....	329
Index des noms propres (divinités, personnes, dynasties, familles)	333
Index des lieux et des peuples	339
Index des sujets	345

Avant-propos

Regrouper des articles écrits sur plus de 30 années, mêler des études de fond et des propos de circonstance, voire des comptes rendus d'ouvrages, voici qui n'est pas sans risques. Mais que serait l'existence sans prise de risque ? Depuis longtemps plusieurs amis éditeurs m'incitaient à rassembler ainsi les écrits destinés à *L'Histoire*, et je ne résistais guère que devant l'ampleur de la tâche. J'ai fini par céder, tout en mesurant les imperfections des volumes livrés ainsi au public, mais celles-ci se trouvaient déjà dans les versions originales, et ce pouvait être l'occasion de les atténuer. Il me faut néanmoins m'expliquer sur les choix qui ont été faits, et la manière de procéder.

Tous les articles de fond ont été repris, à l'exception d'un seul, le premier que j'ai jamais donné à la revue, dont j'estime aujourd'hui qu'il est largement dépassé et mériterait d'être totalement réécrit. Les très abondantes découvertes du désert syrien, et une étude critique ravageuse – quoique justifiée – de Michael Macdonald – ont obligé à réviser de fond en comble nos conceptions des peuples nomades. Pour les autres, ils sont tous là, mais il va de soi que lorsqu'il existait deux versions d'un article (paru dans la revue mensuelle puis dans les *Collections*), on a pris le plus complet et le plus à jour.

D'une manière générale, je n'ai procédé à aucune modification si ce n'est formelle – encore celles-ci sont-elles rares. Pour un article, pourtant, je me suis interrogé (*Les Maccabées*) car ma vision des choses a largement évolué au vu des découvertes et analyses récentes. J'ai choisi néanmoins de conserver le texte original, qui reflète un état des connaissances à une date donnée. Mais j'ai ajouté – comme je l'ai fait pour quelques autres articles – un *post-scriptum* expliquant pourquoi ma vision des choses a changé et ce qu'elle est aujourd'hui. Pour la plupart des articles, je n'ai rien modifié, sauf à signaler à l'occasion quelques publications accessibles au grand public qui m'ont semblé d'un intérêt particulier. De même, j'ai parfois établi des renvois internes entre les articles.

À côté des articles de fond, il ne m'a pas semblé inutile de rendre accessible des textes brefs, souvent écrits à l'occasion d'une manifestation scientifique, d'un anniversaire, d'une publication ou d'une découverte qui ont marqué une avancée certaine dans nos études. Quelquefois, ils éclairent et complètent telle ou telle étude.

Le lecteur trouvera-t-il une cohérence dans cet ensemble ? Il se trouve au moins deux éléments qui doivent y concourir. D'abord le fait que tout cela ait été écrit pour une seule et même revue, *L'Histoire*, dont la contribution à la diffusion de la connaissance historique dans le monde francophone est incomparable ; son rôle d'intermédiaire entre la recherche qui se fait et le grand public est sans égal et irremplaçable ; c'est peu dire que je suis fier d'avoir été invité à siéger à son comité de rédaction depuis janvier 1996. Ensuite, il y a aussi l'unité d'auteur, puisque c'est le principe même de ce type de recueil. Mais pour le reste, il faut bien reconnaître que

la variété des sujets est plus étendue que je ne l'avais imaginé avant de rassembler ce recueil.

De la préhistoire au monde contemporain, la revue m'a incité à écrire sur des sujets parfois inattendus. Mais le monde gréco-romain, notamment le Proche-Orient, reste au cœur de mes thèmes de prédilection. Il m'a semblé qu'il serait très artificiel de partager les volumes en fonction des espaces ou des époques, et j'ai donc choisi, en accord avec l'éditeur, de répartir la matière entre deux grandes thématiques. Dans ce premier volume, on trouvera les articles strictement politiques, qu'il s'agisse d'histoire militaire ou politique, des institutions et des jugements qu'elles entraînent. Dans le second volume, on portera davantage attention aux individus, à leur mode de vie, à leur imaginaire, leur culture, leurs savoirs, leurs croyances, leurs goûts. Les lacunes sont immenses (l'armée, l'économie, les dieux) et reflètent sans doute mon manque d'appétence pour ces sujets, ou mes incompétences. Et puis, d'autres sont bien plus compétents que moi sur ces sujets !

Le Proche-Orient : au carrefour des empires¹

Aux vallées des grands fleuves les grands empires, aux paysages plus compartimentés de la côte méditerranéenne le morcellement en cités-États, jalouses de leur indépendance... Ce déterminisme géographique rudimentaire, s'il trouve partiellement confirmation dans l'histoire du Proche-Orient antique, ne saurait être pris au pied de la lettre.

Un grand empire au moins est né sur les plateaux arides de l'Anatolie centrale et les reliefs tourmentés qui les prolongent à l'est : celui des Hittites, au II^e millénaire avant notre ère. Tandis que, au III^e millénaire, c'est une civilisation fondée sur des cités-États qui avait vu le jour dans la vallée du Tigre et de l'Euphrate : celle de Sumer. Laissons donc de côté les causes, multiples, qui ont conduit tel ou tel peuple à former un empire quand son voisin proche se plaisait dans la désunion politique et tentons plutôt de voir comment ces formes d'organisation ont cohabité, se sont succédé et se sont surtout combattues.

1. *L'Histoire, Collections*, n° 69, octobre 2015, p. 16-23, dossier « Le Proche-Orient de Sumer à Daech ».

Lieu d'échanges et de contacts, le Proche-Orient fut en effet une terre d'affrontements entre les empires et les communautés secondaires qu'ils cherchèrent à soumettre, mais aussi entre les empires eux-mêmes. Sans entrer dans le détail, essayons de fixer quelques grandes étapes, à partir de la seconde moitié du III^e millénaire, qui marquent, en Mésopotamie comme en Égypte, l'émergence des premiers empires.

Au sud, l'Égypte constitue un élément relativement stable depuis le III^e millénaire. Sa politique extérieure est plus dictée par le souci de sa sécurité que par une volonté d'expansion. En effet, les pharaons, lorsqu'ils en ont les moyens, cherchent à prévenir toute attaque venant du nord ou du nord-est en contrôlant, directement ou par clients interposés, le Sinaï, mais aussi la Palestine, la Transjordanie et le sud de la Syrie. Byblos, sur la côte phénicienne, apparaît comme une tête de pont d'où se diffusent les produits égyptiens. Mais les listes dressées par Thoutmosis III (xv^e siècle av. J.-C.) après ses campagnes en Syrie ou les lettres d'el-Amarna (xiv^e siècle av. J.-C.)¹ montrent que les réseaux de relations des pharaons s'étendaient dans toute la région.

Le grand Sargon d'Akkad

La situation est tout autre en Mésopotamie. Le premier grand empire, celui de Sargon d'Akkad, s'y constitue vers

1. On appelle « lettres d'Amarna » les tablettes cunéiformes retrouvées dans la nouvelle capitale construite par Akhenaton (1365-1349 av. J.-C.). Elles contiennent la correspondance officielle adressée au pharaon par les princes de Syrie et de Palestine.

2340 av. J.-C.¹ au détriment des multiples cités sumériennes apparues mille ans plus tôt. Désunies, Our, Lagash, Ourouk ou Kish ont été rapidement soumises par Sargon qui a pris le titre de roi de « Sumer et Akkad ». Empire éphémère (il tombe vers le milieu du ^{xxii}^e siècle), Akkad parvint toutefois à s'étendre sur le moyen Euphrate (Mari) et jusqu'en Syrie du Nord (Ebla).

Vers 2111 av. J.-C., le royaume constitué par les souverains de la III^e dynastie d'Our marque la renaissance de la civilisation sumérienne. La période est dite « néo-sumérienne ». Son fondateur, Our-Nammu, réunit le sud de la Mésopotamie et prend à son tour le titre de « roi de Sumer et Akkad ». Ses deux fils lui succèdent mais ne parviennent pas à maintenir l'empire qui tombe sous les attaques des Élamites et des Amorrites. La Mésopotamie devient un monde fragmenté, surtout peuplé d'Amorrites, de Hourrites et d'Akkadiens.

Mais, au II^e millénaire avant notre ère, émergent au nord le royaume d'Assour et au sud celui de Babylone. Rivaux, ils se partagent pendant plus d'un millénaire la mainmise sur l'ensemble du Proche-Orient sémitique (Arabie exclue pour l'essentiel).

Les États qui s'étaient constitués sur les marges, comme le grand royaume de Mari sur le moyen Euphrate ou le royaume hourrite en haute Mésopotamie (Hanigalbat), sont soumis par les Assyriens ou les Babyloniens, tout comme les peuples des montagnes ou du désert.

Au nord du Proche-Orient, le royaume hittite s'est constitué dès la fin du ^{xvii}^e siècle av. J.-C. Son domaine est essentiellement anatolien, mais il est tenté de s'étendre vers le sud, en direction de la Cilicie et de la Syrie du

1. Les spécialistes se divisent entre deux chronologies possibles séparées par une cinquantaine d'années.

Nord, qu'il domine largement au XIII^e siècle av. J.-C. : c'est à cette occasion que les armées du Hittite Mouwatalli et de l'Égyptien Ramsès II se heurtent en 1274 av. J.-C. à la grande bataille de Qadesh (Syrie centrale), sans qu'il en sorte un vainqueur.

L'espace syro-phénicien attire d'autant plus les empires que l'émiettement politique qui y règne en fait une proie facile. Les royaumes de la côte (Byblos, Ougarit) comme les cités amorrites puis araméennes de l'intérieur (Damas, Alep, Qatna) entretiennent des relations étendues, mais ne sont pas de force à lutter contre les armées des empires. D'ailleurs, ils n'y songent guère et s'estiment souvent trop heureux s'ils ne sont pas détruits de fond en comble par les armées de passage. Dès le XIII^e siècle av. J.-C., ces États sont tous vassaux soit des Égyptiens (Tyr, Sidon, Byblos), soit des Hittites (Ougarit, Qadesh, Alep notamment).

Dans le courant du XII^e siècle av. J.-C., un événement dramatique ruine la plupart des États riverains des côtes orientales de la Méditerranée : les incursions des « peuples de la Mer », comme les appellent les Égyptiens. Chassés pour des raisons inconnues de divers points de la Méditerranée centrale, voire occidentale (Sicile), ces pillards tentent de s'établir (ils y réussissent dans le sud de la Palestine) en causant des ravages considérables. L'Empire hittite s'effondre, les villes côtières de Syrie, mais aussi nombre de villes de l'intérieur sont détruites (quelques-unes ne se relèvent jamais, comme Ougarit). L'Égypte elle-même doit affronter les envahisseurs sur son sol, dans le delta du Nil (victoire de Ramsès III en 1177 av. J.-C.). Seuls les royaumes mésopotamiens sont restés à peu près indemnes. Ils en profitent pour se renforcer au détriment de leurs adversaires traditionnels.

En Anatolie, des pouvoirs locaux s'installent, dont aucun n'eut le rayonnement des Hittites. L'Égypte connaît quant à elle une longue crise politique qui la tient à l'écart des enjeux syro-mésopotamiens. En Syrie, les Phéniciens reconstruisent leurs cités côtières et se lancent à l'aventure jusqu'aux extrémités de la Méditerranée (fondation de Carthage vers 800 av. J.-C.). En Judée-Samarie se constitue un royaume (bientôt deux) regroupant le peuple hébreu. Les cités araméennes de l'intérieur retrouvent de l'éclat et de la puissance.

Le triomphe de l'Assyrie

De son côté, le royaume assyrien, issu d'une simple cité marchande, Assour, sur les rives du Tigre, au nord de la Mésopotamie, et qui avait réussi à prendre le contrôle d'un large espace nord-mésopotamien au XIV^e siècle av. J.-C., connaît à son tour un sévère repli à cause de nouveaux venus : les Araméens, originaires du désert syrien.

Mais, à partir de 911 av. J.-C., à l'avènement d'Adad-Nirari II, l'Assyrie reprend son expansion (Empire néo-assyrien). Les rois assyriens s'emparent au fil du temps de l'ensemble de l'espace mésopotamien (Babylone, en 728 av. J.-C.), syrien (Damas en 732, Samarie en 722, Jérusalem en 587 av. J.-C.), phénicien (première moitié du IX^e siècle av. J.-C.) et même de l'Égypte (Memphis en 664, Thèbes en 663 av. J.-C.).

Le Proche-Orient trouve une unité politique qu'il n'a jamais connue, et qui couvre aussi bien l'Élam au sud-est (autour de Suse), l'Égypte au sud-ouest que l'Ourartou au nord-est (haut plateau arménien). L'effondrement de l'Empire assyrien en 612-609 av. J.-C. ne change pas

fondamentalement la situation : son vainqueur, le roi de Babylone Nabopolassar, reprend aussitôt la totalité de l'héritage, à l'exception de l'Égypte. Son successeur Nabuchodonosor II doit batailler pour empêcher celle-ci de reprendre pied au sud du Levant.

La prise de Babylone par le Perse Achéménide Cyrus le Grand en 539 av. J.-C. impose un nouveau maître au défunt empire néo-babylonien et marque la seconde coupure majeure dans l'histoire de la région. En effet, pour la première fois, l'ensemble du Proche-Orient (si on ajoute l'Égypte conquise par son fils Cambyse en 525 av. J.-C.), de la mer Noire à la première cataracte du Nil, de l'Égée à l'Indus, appartient à l'Empire perse (Cyrus disposait déjà de l'Iran et de l'Anatolie presque entière depuis 546 av. J.-C.). Cet empire quasi universel, comme on n'en avait encore jamais connu, avait ses capitales en dehors du Proche-Orient proprement dit, à Suse, à Persépolis ou à Ecbatane. Innovation sans conséquences immédiates, mais qui devait durer plus d'un millénaire !

L'Empire perse achéménide prit le parti de faire de l'araméen, langue de la plupart des habitants de Syrie et de Mésopotamie, la langue de la chancellerie impériale, ce qui acheva d'en faire la grande langue de communication du Proche-Orient. Aux conquêtes de Cyrus et de Cambyse, Darius ajouta divers territoires européens, notamment en Thrace, mais il échoua en Grèce, tout comme Xerxès après lui. L'étendue de l'empire resta relativement stable en dépit de la perte de l'Asie Mineure grecque entre 478 et 410 av. J.-C. et de diverses périodes de sécession de l'Égypte, qui fut néanmoins récupérée par Artaxerxès III en 343 av. J.-C.

L'existence d'un empire unique n'empêcha pas les conflits. Mais ceux-ci changeaient de nature. Il s'agissait soit de révoltes localisées contre la domination perse,

soit d'interventions grecques en Phénicie, en Égypte, à Chypre, pour faire du butin et gêner l'adversaire perse.

L'entrée dans le monde grec

L'expédition du souverain macédonien Alexandre pourrait s'inscrire dans la continuité de ces assauts de puissances mineures contre l'Empire universel si elle n'aboutissait pas en 330 av. J.-C. à la mainmise sur la majeure partie dudit empire et à la mort de Darius III dont Alexandre le Grand apparaît comme le successeur légitime. Pour les peuples du Proche-Orient, le changement de maître importait peu *a priori*, le centre du pouvoir passant de l'est à l'ouest. Peut-être les choses auraient-elles été différentes si, comme le pensent certains, Alexandre avait fait de Babylone sa nouvelle capitale. Mais le conquérant mourut dès juin 323 av. J.-C. On vit s'opérer un changement radical par rapport à l'époque achéménide.

D'abord, la disparition d'Alexandre entraîna la division de son empire entre trois puis quatre principaux royaumes (royaume de Macédoine, royaume des Lagides, royaume des Séleucides*, royaume de Pergame), dont trois avaient leur capitale au Proche-Orient (Pergame, Antioche, Alexandrie)¹. Surtout, la fondation de nombreuses cités dans l'espace syro-mésopotamien et micro-asiatique (l'Égypte ne connut guère que celle d'Alexandrie, majeure il est vrai) et l'installation d'un nombre significatif de colons furent autant de vitrines de la culture des nouveaux maîtres. Alors que les Perses n'avaient pas diffusé leur langue et peu leur culture, en dehors de

1. Cf. ci-dessous chapitre 4.

quelques aspects marginaux de la culture aristocratique comme la chasse ou le goût pour l'arboriculture, langue et culture grecques séduisirent rapidement les élites indigènes en Asie Mineure, en Syrie, en Mésopotamie, et, dans une moindre mesure, en Égypte.

Une autre différence avec l'époque perse fut le retour de la guerre, quasi permanente en raison de la rivalité entre les royaumes. Pour s'en tenir à la Syrie et à la Mésopotamie, la première fut l'objet d'une querelle d'un siècle (entre 301 et 200 av. J.-C.) entre Lagides d'Alexandrie et Séleucides d'Antioche. Lorsque Antiochos III eut réussi à réunifier toute la Syrie sous son autorité, la région connut d'autres troubles : une révolte en Judée (169-152 av. J.-C.) qui conduisit à la quasi-indépendance des Judéens, une guerre civile dans le cadre d'une interminable querelle dynastique entre 164 av. J.-C. et le renversement définitif de la dynastie séleucide en 64 av. J.-C.

Pendant ce temps, un nouveau peuple venu des bords orientaux de la mer Caspienne avait créé un royaume sur le plateau iranien et entrepris la conquête de l'Iran puis de la Mésopotamie : les Parthes Arsacides. Babylone tomba en 141 av. J.-C., Doura-Europos en 93 av. J.-C. au plus tard. L'Euphrate formait désormais la frontière occidentale des Parthes.

Si le Proche-Orient hellénistique n'avait rien d'un havre de paix, il subit en revanche des transformations politiques, économiques et culturelles majeures. La création de cités sur le modèle de la *polis*¹ permettait aux élites de s'intégrer culturellement au monde grec (par

1. Le terme *polis*, que l'on peut traduire par « cité », désigne à la fois le centre urbain, la communauté politique et le territoire qu'elle contrôle. Ce modèle reste vivant jusque dans l'Antiquité tardive.

exemple, ils étaient admis aux concours panhelléniques)¹, tandis que se diffusaient la langue (et l'habitude de graver dans la pierre textes officiels ou privés lisibles par tous) et différents éléments de la culture grecque (gymnase).

La monnaie, frappée en Phénicie depuis la fin du v^e siècle av. J.-C., devint d'usage habituel grâce aux ateliers répandus un peu partout. Le Proche-Orient s'intégra à l'espace économique méditerranéen comme il ne l'avait jamais été, et des villes comme Pétra et Palmyre fondèrent leur fortune sur le convoi des marchandises venues d'Arabie du Sud pour la première, d'Inde ou d'Extrême-Orient pour la seconde. Néanmoins, les crises politiques, l'avancée des Parthes et le développement du brigandage et de la piraterie entravèrent gravement les échanges entre le Proche-Orient et ses clients et fournisseurs.

Rome prend possession, par étapes, du Proche-Orient hellénistique sans que l'on puisse parler de conquête car aucune région ne fait l'objet d'une campagne militaire en vue de son acquisition. L'Asie Mineure lui échoit la première par legs de son dernier souverain en 133 av. J.-C., Attale III. La Syrie est annexée par Pompée en 64 av. J.-C. alors que ses deux derniers rois sont otages de chefs locaux. En 30 av. J.-C., l'Égypte passe sous le pouvoir d'Octave (le futur empereur Auguste) quelques mois après la victoire navale de celui-ci sur Cléopâtre et Marc Antoine à Actium.

Les Romains cependant ne parvinrent jamais à redonner à la région l'unité qu'elle avait connue au temps des Perses Achéménides puis au temps d'Alexandre : l'Euphrate en effet fut pour les Romains une frontière

1. Ces compétitions athlétiques à caractère religieux regroupaient des participants des différentes cités grecques.

difficile à franchir et la Mésopotamie resta aux mains des Parthes. Les tentatives des empereurs romains Trajan (113-115 apr. J.-C.) et Septime Sévère (195 et 198) d'en faire la conquête furent éphémères pour le premier, limitées pour le second (entrée de Hatra dans l'alliance romaine, création d'une province de Mésopotamie limitée au nord de la région).

La diffusion du christianisme

La longue domination romaine¹ au Proche-Orient s'inscrit pour l'essentiel dans la continuité de l'époque hellénistique, du moins sur le plan de la culture, car Rome ne cherche aucunement à implanter sa langue ou ses institutions. Au contraire, le grec continue à se diffuser largement (au point que des langues indigènes disparaissent, tels le phénicien et la plupart des langues anatoliennes), les villes indigènes accèdent encore plus nombreuses au statut de *polis*, les concours à la grecque se pratiquent presque partout. Quelques rares traits plus spécifiquement romains, comme le goût pour les combats de gladiateurs ou la construction d'amphithéâtres (Césarée, Éleuthéropolis), se répandent, mais le Proche-Orient reste culturellement plus grec que romain. En revanche, l'empire apporte la paix intérieure (ce qui n'empêche pas des expéditions romaines contre les Parthes ou en Arménie, voire en Arabie du Sud) pendant plus de deux siècles.

1. Bien que l'empire soit divisé de fait depuis 395 entre Orient et Occident, il ne cesse d'être « romain ». L'appellation « byzantin » est une convention savante dont on peut discuter à l'infini à partir de quand elle mérite d'être utilisée.

Ce n'est que lorsque les Perses Sassanides arrivent au pouvoir à Ctésiphon en 224-226 que s'ouvre un nouveau front agité le long de l'Euphrate. Plusieurs fois envahie et pillée, la Syrie voit son commerce périlcliter, sans que l'on puisse parler d'une crise aussi grave qu'en Occident. La paix de 298 entre Romains et Perses ouvre une nouvelle période de stabilité, qui ne sera violée qu'à de rares reprises (par Julien l'Apostat en 363, sous Justinien en 529-531).

L'autre événement majeur de l'époque romaine est la lente diffusion du christianisme, né dans la région. Des communautés chrétiennes sont attestées de façon précoce non seulement à Jérusalem et à Antioche, mais probablement dans la plupart des villes de la région. Avec une conséquence géopolitique inattendue, la division du Proche-Orient entre Romains et Perses se double de la mise en place d'Églises dissidentes. Certes, les divisions liées aux désaccords théologiques sur la nature du Christ transcendent les frontières, mais les Perses abritent bien volontiers les chrétiens jugés hérétiques à Constantinople, les nestoriens, qui fondent ainsi de nombreuses communautés dans l'Empire perse.

L'Égypte marque sa singularité en adhérant massivement aux thèses miaphysites (monophysites), qui affirment que le divin a absorbé l'humain dans la personne du Christ. Surtout, tandis que se mettait en place une Église de langue syriaque dans l'Empire perse, avec Édesse, aux marges de l'Empire romain, comme centre intellectuel le plus actif, le patriarcat d'Antioche (et celui de Jérusalem qui en est séparé en 451) crée partout des Églises de langue grecque. Une partie des différences doctrinales et rituelles entre les chrétiens d'Orient repose sur cet héritage historique.

L'Arabie, sans être absente de cette histoire, n'y a longtemps joué qu'un rôle politique marginal. Pourtant, dans le courant du VI^e siècle, elle semble à plusieurs moments un enjeu majeur dans l'opposition entre Byzance et les Perses¹, qui réussissent à imposer leur domination entre 614 et 629, enjeu que traduisent les soutiens apportés aux interventions des chrétiens d'Éthiopie par Byzance ou aux persécutions du royaume juif de Himyar (Yémen) par les Perses notamment.

Mais c'est aussi là que s'élabore, dans le nord-ouest de la péninsule, entre La Mecque et Médine, au tout début du VII^e siècle, une doctrine nouvelle. En quelques décennies, ses messagers s'emparent de la Syrie, de la Mésopotamie, de l'Égypte et de l'Iran. En 636, la victoire des troupes musulmanes à la bataille de Yarmouk marque la fin de la domination romaine. Le Proche-Orient change de nouveau, et pour longtemps, de visage.

Peuples d'Orient

AKKADIENS : population sémitique présente au III^e millénaire dans la partie centrale de l'actuel Irak. Elle tire son nom de la ville d'Akkad, fondée par le roi Sargon (2340-2279 av. J.-C.), qui a unifié la Mésopotamie.

AMORRITES : ces populations nomades, parlant une langue sémitique, sont originaires de Syrie occidentale. À la fin du III^e millénaire, elles envahissent la Mésopotamie. Au II^e millénaire, des chefs de tribu amorrites fondent des royaumes à Isin, Larsa, Babylone, Mari, etc.

ARAMÉENS : au XII^e siècle av. J.-C., ces populations nomades du moyen Euphrate s'établissent dans la majeure partie

1. Cf. G. W. Bowersock, *Le Trône d'Adoulis*, Paris, Albin Michel, 2014.

LE PROCHE-ORIENT : AU CARREFOUR DES EMPIRES

du Proche-Orient. Au IX^e siècle av. J.-C., elles constituent d'éphémères royaumes, avant d'être absorbées par l'Empire assyrien. Leur langue, proche de l'hébreu, devient la langue internationale du Proche-Orient dès le début du I^{er} millénaire et garde ce statut jusqu'à la conquête arabe.

ASSYRIENS : l'État assyrien se constitue au XIV^e siècle av. J.-C. autour de la cité-État d'Assour, dans le nord de la Mésopotamie. Il connaît son apogée sous Sargon II et Assourbanipal, au VII^e siècle av. J.-C., et s'étend alors sur tout le Proche-Orient et même dans le nord de l'Égypte.

HITTITES : peuple indo-européen établi depuis la fin du III^e millénaire en Anatolie (Turquie actuelle). L'État hittite est créé vers 1650 av. J.-C. par le roi Hattousili I^{er}. Au milieu du XIV^e siècle av. J.-C., les Hittites conquièrent le royaume du Mitanni (haute Mésopotamie) et une partie de la Syrie. L'empire disparaît vers 1200 av. J.-C. à la suite de l'invasion des peuples de la Mer.

PEUPLES DE LA MER : nom donné par les Égyptiens aux populations qui, vers 1200 av. J.-C., ravagent le Proche-Orient, avant d'être arrêtées par Ramsès III aux portes de l'Égypte.

PHÉNICIENS : populations établies au Liban actuel et sur la côte syrienne dans des cités maritimes (Sidon, Tyr, Byblos, etc.), entre 1200 av. J.-C. et la conquête d'Alexandre en 332 av. J.-C. Les Phéniciens parlent une langue sémitique et inventent vers 1000 av. J.-C. un alphabet de 22 signes phonétiques.

SUMÉRIENS : on ignore l'origine de la civilisation sumérienne installée autour de Sumer, dans le sud de la Mésopotamie, au IV^e millénaire av. J.-C. Elle a prospéré pendant plus de mille ans autour de cités-États comme Our, Ourouk ou Lagash. Les Sumériens ont inventé l'écriture pour noter leur langue qui n'est apparentée à aucune autre.

Mari, perle de l'Euphrate¹

Fondée au III^e millénaire avant notre ère, la cité-État de Mari, à l'est de la Syrie actuelle, s'impose comme un des sites majeurs de l'archéologie mésopotamienne. Un superbe ouvrage lui est consacré.

Août 1933, vallée de l'Euphrate, à l'est de la Syrie, près de la frontière irakienne. Quelques bédouins enterrent l'un des leurs sur un tertre artificiel, le tell Hariri. Comme c'est l'usage, ils cherchent dans le sol quelque pierre bien taillée pour signaler la tombe. Et trouvent une statue d'homme, cassée mais de grande taille. Les bédouins avertissent l'officier français de la petite ville voisine d'Abou Kémal, poste frontière avec l'Irak. Celui-ci, devant l'intérêt de la découverte, fait transporter la statue à Alep, au nord-ouest du pays.

Le directeur général des antiquités du haut-commissariat à Beyrouth, Henri Seyrig, alerte à son tour René Dussaud, directeur du département des antiquités

1. Actualité parue dans *L'Histoire*, n° 297, avril 2005, p. 21-22, à l'occasion de la publication du livre de J.-C. Margueron, *Mari, métropole de l'Euphrate, au III^e millénaire et au début du II^e millénaire av. J.-C.*, Paris, Picard-ERC, 2005.

orientales au musée du Louvre, qu'une statue de style sumérien vient d'être découverte sur le moyen Euphrate, bien loin du pays de Sumer, situé en bordure du golfe Arabo-persique.

En décembre 1933, une mission dirigée par l'archéologue André Parrot est à pied d'œuvre. Dès le mois suivant, elle accumule les découvertes : le tell Hariri commence à livrer les secrets de l'antique cité-État de Mari. Et, dès le 15 janvier, surgit la statue de Ishqi-Mari, roi de Mari, dont le titre était inscrit sur l'épaulé : l'identification est assurée.

Le nom de Mari était connu par des textes de Babylonie. Mais le site lui-même, localisé vaguement dans cette région aux marges de la Syrie et de la Mésopotamie, restait introuvable. On possédait quelques éléments sur son histoire au III^e millénaire, et l'on savait que le roi Hammourabi (1792-1750 av. J.-C.), fondateur du premier empire de Babylone, l'avait détruite en 1760 avant notre ère¹.

Quatre-vingts ans après sa découverte et plus de quarante campagnes de fouilles plus tard, Mari s'impose comme l'un des sites majeurs de l'archéologie mésopotamienne. Non pas parce que le site aurait un aspect spectaculaire, mais plutôt par la quantité incroyable des trouvailles qui y ont été exhumées.

Depuis longtemps, Mari a fait l'objet d'innombrables publications savantes. Mais aucun ouvrage accessible au

1. J'adopte ici la chronologie traditionnelle pour le règne d'Hammourabi, qui sert de pivot à l'ensemble de la chronologie mésopotamienne au II^e millénaire ; mais des propositions sérieuses ont été faites récemment d'abaisser toutes ces dates de quatre-vingt-seize ans, ce qui placerait la destruction de Mari en 1664.

grand public, en même temps qu'érudit, ne lui avait été consacré. Jean-Claude Margueron, directeur de la mission archéologique de Mari depuis 1979, comble cette lacune. La somme magnifique que nous lui devons constitue non seulement un superbe livre d'images, mais aussi une histoire passionnante de la ville depuis sa fondation, au début du III^e millénaire, jusqu'à sa destruction par Hammourabi.

Plutôt qu'*une* ville, on devrait dire *des* villes. Car trois villes s'empilent sur le tell grossièrement arrondi, dressé au milieu d'une petite plaine, entre l'Euphrate et le rebord abrupt du plateau aride où s'achève le désert syrien. À l'époque de la splendeur de Mari, l'Euphrate déroulait ses méandres plus près qu'il ne le fait aujourd'hui. Et, pour s'approvisionner en eau tout en évitant la proximité d'un fleuve capricieux, les Mariotes avaient creusé un canal tout droit entre deux convexités, qui traversait leur ville. Protégés au nord-ouest comme au sud-est par un brusque resserrement du plateau, ils exploitaient ainsi une sorte d'alvéole fertile grâce au fleuve, et point trop difficile à défendre.

Le site était bien choisi, et Mari occupait une place riche en possibilités, à mi-chemin entre la Babylonie et la Syrie du Nord, tout en permettant des échanges avec le nord par la vallée du Khabour. Certes, la géographie n'explique pas tout, mais il est certain que cette position médiane ne compta pas pour rien dans la puissance du royaume, tout comme elle justifiait les assauts de ceux à qui elle pouvait nuire.

Mari apparut vers 2950 av. J.-C. comme une fondation planifiée. Elle fut conçue d'après un plan circulaire de 1,9 km de diamètre, avec une enceinte doublée, à distance d'environ 300 m, d'une seconde enceinte plus légère. Les archéologues ont identifié des maisons, un temple et des

installations artisanales notamment de bronziers, peut-être stimulées par la situation géographique de la ville, qui en faisait un lieu de passage privilégié.

Pendant cette « Mari I » reste mal connue, non seulement parce qu'elle est encore partiellement recouverte, mais aussi parce qu'en certains endroits les constructeurs de la deuxième ville, « Mari II », creusèrent le sol jusqu'à en faire disparaître tout vestige antérieur. On ignore comment la première ville fut amenée à disparaître, vers 2650 avant notre ère, mais l'abandon du site dut être à peu près total.

La fondation de Mari II, vers 2500 av. J.-C., respecta les grandes lignes de l'organisation antérieure : ville ronde, canal d'irrigation. Mais la cité prit de l'ampleur et les bâtiments se multiplièrent. Un ensemble palatial imposant témoigne de la richesse des rois de Mari II, tandis que les sanctuaires devenaient nombreux, prenant une allure monumentale qui ne devait pas manquer d'élégance. C'est l'époque où Mari développe un art de la sculpture inspiré des traditions sumériennes, avec ses personnages ronds-douillards au nez fort, vêtus de longues jupes à franges, que l'on retrouve sur des mosaïques en coquille nacrée comme sur des plaques gravées à la pointe.

Bientôt, la puissance de Mari gêne les souverains mésopotamiens. Successivement, le roi d'Akkad, Sargon vers 2450 av. J.-C., puis son petit-fils Naram-Sin prennent la ville. Naram-Sin la détruit vers 2250. Car Mari constitue à coup sûr un verrou à l'unification de la Mésopotamie entreprise par les rois d'Akkad. Cette deuxième destruction fut moins complète que la première, puisque certains quartiers restèrent occupés. D'ailleurs, la restauration du palais montre qu'une autorité politique demeurait en place : celle des *shakkanakku*, les gouverneurs militaires au service du vainqueur. Néanmoins, la ville qui reprit